

Avant de passer à des problèmes plus complexes, je voudrais revenir à un problème lié au séquençement des événements avec une nouvelle variation sur l'exemple (23) □

(25) Après une terrible tempête, l'avion atterrit. Les passagers descendirent. Le voyage de Fred à New York commença donc de façon mouvementée.

Dans ce cas particulier, à la différence de ce qui se passait pour (23), l'événement global est mentionné. Cependant, il ne l'est qu'après les sous-événements à séquencer⁸. Le problème est donc, comme précédemment, de séquencer ces sous-événements et nous avons déjà examiné une solution à ce problème, mais il est aussi de réussir à représenter l'identité entre l'événement fantôme représenté en [@E] et l'événement global explicitement représenté dans la troisième phrase de (25). Si l'on part du principe qu'à la fin des deux premières phrases, la représentation proposée dans la figure (15) vaut, la troisième phrase introduit une nouvelle RMS-événement, [@voyage]. Pour représenter l'identité entre cet événement global et l'événement fantôme, la solution consiste à passer par une opération rapidement évoquée plus haut, mais qui n'a pas été utilisée jusqu'ici, la *fusion*. Pour montrer comment elle opère, je ne reprendrai pas l'ensemble des RMS représentées graphiquement dans la figure 15, mais seulement la RMS [@E]. La situation, lorsque la troisième phrase intervient, est donc d'une coexistence entre deux RMS, la RMS fantôme [@E] et la RMS-événement "globale", [@voyage] □

⁸ Je ne tiens pas compte dans l'instant du problème posé par le verbe aspectuel dans la troisième phrase. J'y reviendrais par la suite (cf. § 6).

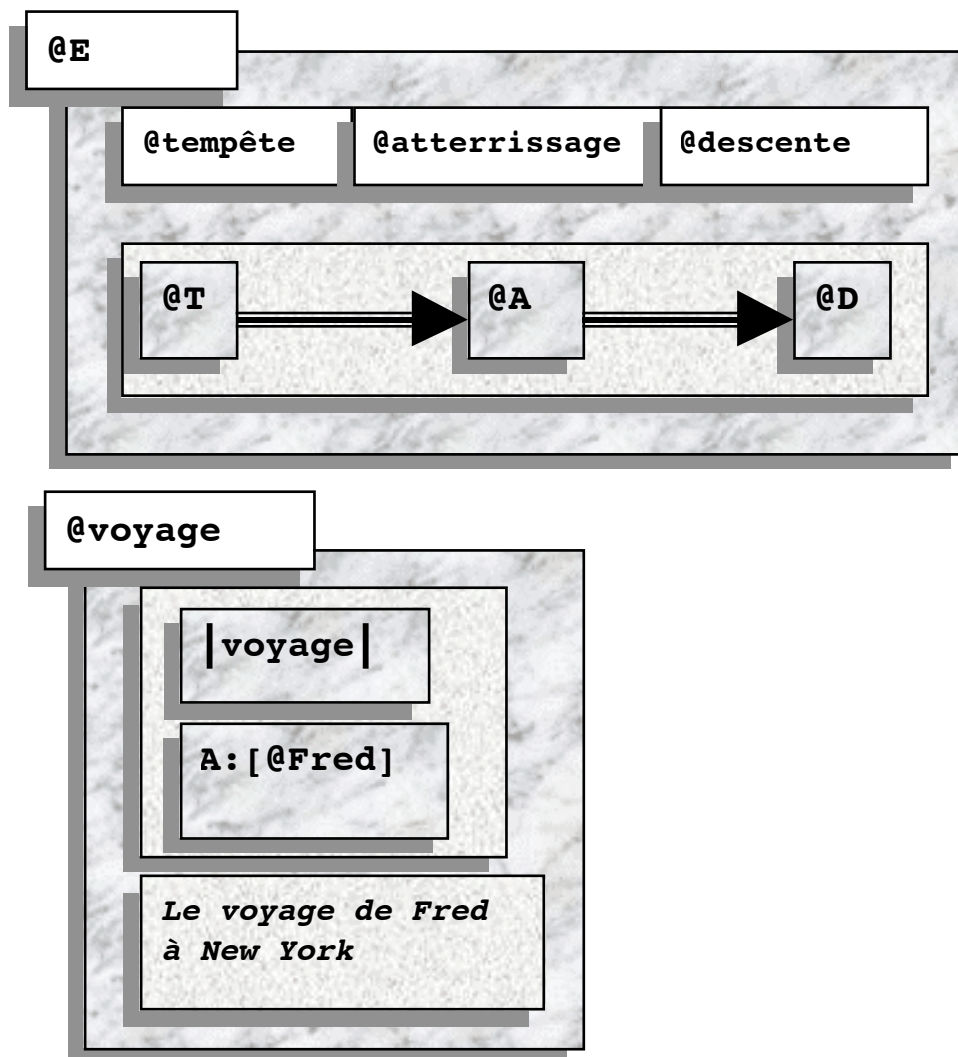


Figure 16 □ Représentation graphique de (26) I

L'opération de fusion consiste à prendre ces deux RMS et à n'en faire qu'une, en vérifiant au préalable, selon des modalités que nous ne détaillerons pas ici (cf. Reboul et al. 1997), la compatibilité logique des informations que l'une et l'autre contiennent. Les informations qui sont présentes dans l'une sans l'être dans l'autre sont incluses dans la RMS résultante, livrant le résultat suivant □

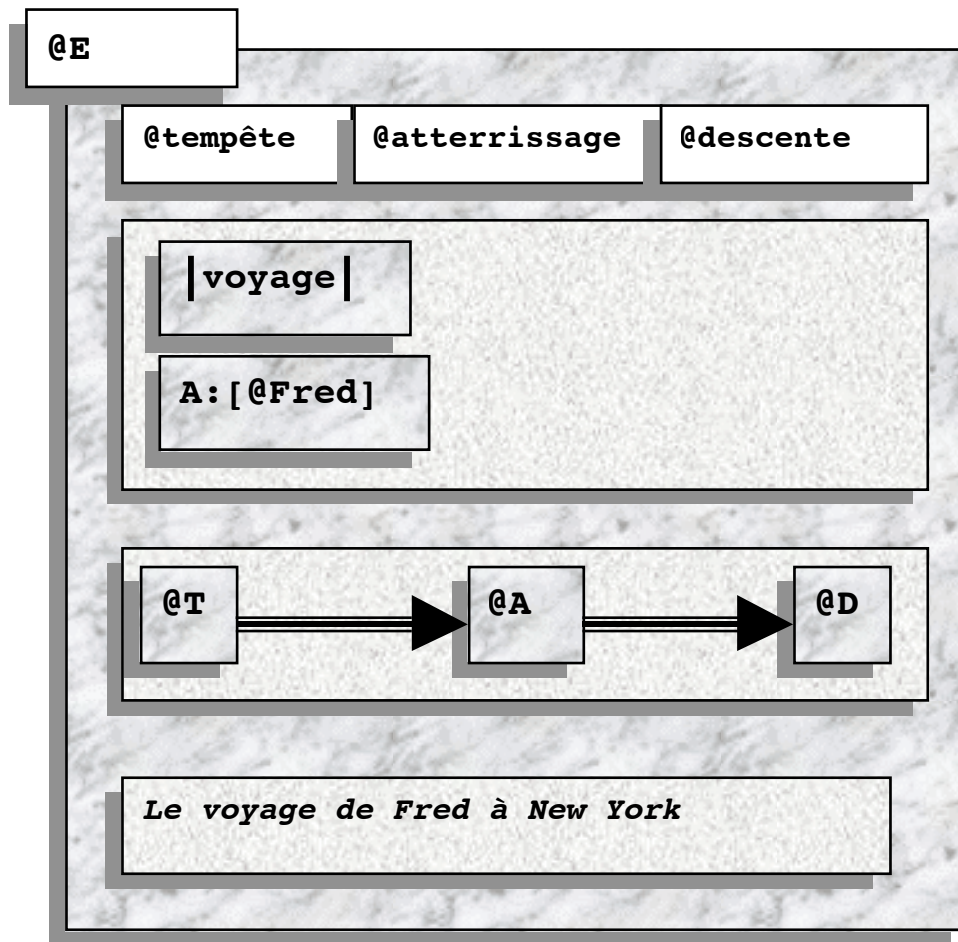


Figure 17 □ représentation graphique de (26) II

Nous allons maintenant nous tourner vers un certain nombre de complications qui viennent notamment d'une remarque faite plus haut (cf. §3), selon laquelle les événements délimitent des durées sans, pour autant, que les parties de ces durées soient des parties des événements en question.

6. Quelques complications dues à la durée...

Comme nous l'avons dit plus tôt (cf. § 3), il faut distinguer les éventualités et les durées que délimitent les éventualités et à cet effet nous avons examiné les exemples (18) et (19) — reproduits ici sous (26) et (27) □

(26) Jean a commencé à construire sa maison. Il a creusé les fondations.

(27) Pendant que Jean commençait à construire sa maison, Nicholas prenait l'avion pour Austin⁹.

Ces deux exemples ont le mérite, outre la question qu'ils illustrent, d'en soulever trois autres □ celui des verbes aspectuels, celui de la sous-détermination sémantique des

⁹ Cet exemple est un hommage amical à Nicholas Asher.

verbes d'accomplissement ou d'achèvement et celui, enfin, de la distinction entre somme simple et somme plurielle.

Commençons par le problème des verbes aspectuels, en rappelant qu'il s'agit de verbe qui ont pour argument un autre verbe d'événement (activité ou accomplissement). Ces verbes¹⁰ décrivent clairement un événement, probablement de type accomplissement et le problème qu'ils posent est de savoir quel est le lien qu'ils entretiennent avec l'événement décrit par leur verbe argument. *A priori*, on pourrait faire trois hypothèses☐

- l'événement décrit par le verbe aspectuel a pour patient l'événement décrit par le verbe argument☐
- l'événement décrit par le verbe aspectuel est un sous-événement (i.e. une partie) de l'événement décrit par le verbe argument☐
- l'événement décrit par le verbe argument est un sous-événement (i.e. une partie) de l'événement décrit par le verbe aspectuel.

Il va de soi que la troisième hypothèse doit être rejetée¹¹, ce qui nous laisse le choix entre les deux premières. Dans les termes de TRM, elle se ramène aux deux représentations alternatives suivantes☐

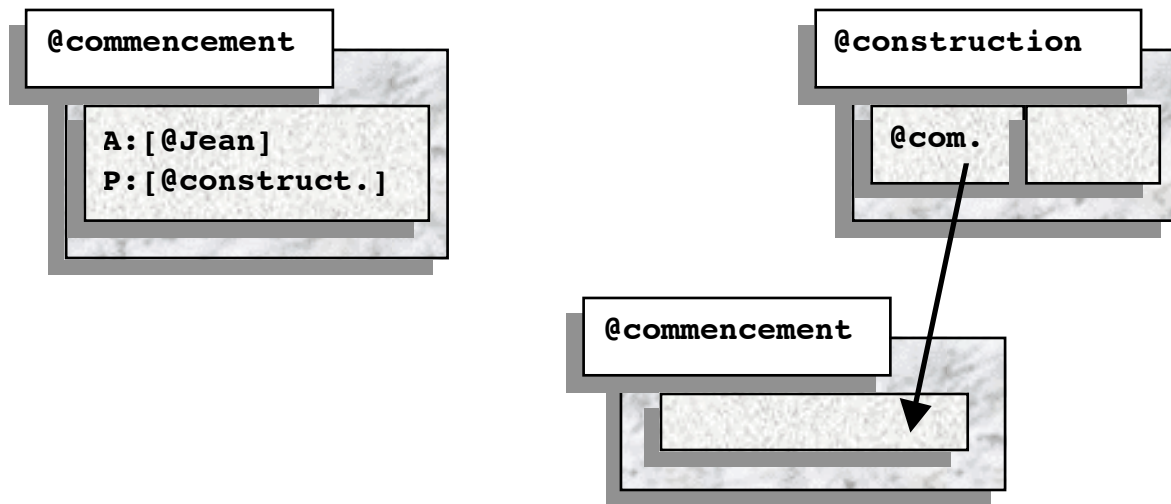


Figure 18 ☐ deux représentations pour les verbes aspectuels

On remarquera que, selon la première hypothèse (représentée à gauche sur le schéma ci-dessus), les verbes aspectuels se conduiraient de manière remarquablement similaire aux verbes d'attitude propositionnelle. Or les seconds désignent des relations (états relationnels) entre un individu (l'agent) et une proposition (le patient), alors que les premiers désignent des événements du type achèvement, ce qui rend peu crédible la première hypothèse. Reste donc la seconde et c'est celle que nous adopterons dans la suite de ce paragraphe.

¹⁰ Une liste assez complète de ces verbes est donnée par ter Meulen (1995) qui en propose également une analyse. Typiquement, il s'agit en français de *commencer*, *poursuivre*, *continuer*, *finir*, *terminer*, etc.

¹¹ Le commencement d'un événement n'est en aucun cas un événement ayant pour sous-événement l'événement en question. Qui plus est, si les verbes aspectuels décrivent des achèvements (c'est probablement au moins le cas de *commencer* ou de *finir*), les achèvements n'ont typiquement pas de sous-événements.

Revenons-en aux deux exemples (26) et (27) □ l'un et l'autre mettent en jeu une relation méréologique entre l'événement E1 (commencer à construire sa maison) et l'événement E2 (construire sa maison), le premier étant une partie du second et étant inclus temporellement dans le premier □ le premier implique aussi une relation de coréférence événementielle (cf. Danlos 1999, 2000) entre E1 et E3 (creuser les fondations) □ le second n'implique pas une relation de coréférence événementielle, mais une simple relation de coïncidence temporelle au terme de laquelle la durée de l'événement E4 (prendre l'avion pour Austin) est incluse ou égale à la durée de l'événement E1. En d'autres termes, E3 est une partie de E2, mais E4 n'est pas une partie de E2, bien $D(E4) \subseteq D(E1)$.

Cette différence entre (26) et (27) a une contrepartie graphique □ (26) se représente *via* deux RMS de départ — [$@E1$] et [$@E2$] — dont l'une est un sous-ensemble de l'autre □ une troisième RMS — [$@E3$] — intervient ensuite avant de fusionner avec E2. Pour (27), on commence de la même façon avec [$@E1$] et [$@E2$]. Cependant, l'intervention de [$@E4$] conduit à un résultat bien différent □ non seulement [$@E4$] ne fusionne pas avec [$@E1$], mais elle conduit à la construction d'une RMS groupement — [$@E5$] pour [$@E1$] et [$@E4$] — à l'intérieur de l'entrée séquençement de laquelle il est indiqué que [$@E4$] est inclus dans [$@E4$].

Examinons la représentation graphique de (26)¹² □

¹² Où @com = @commencer.

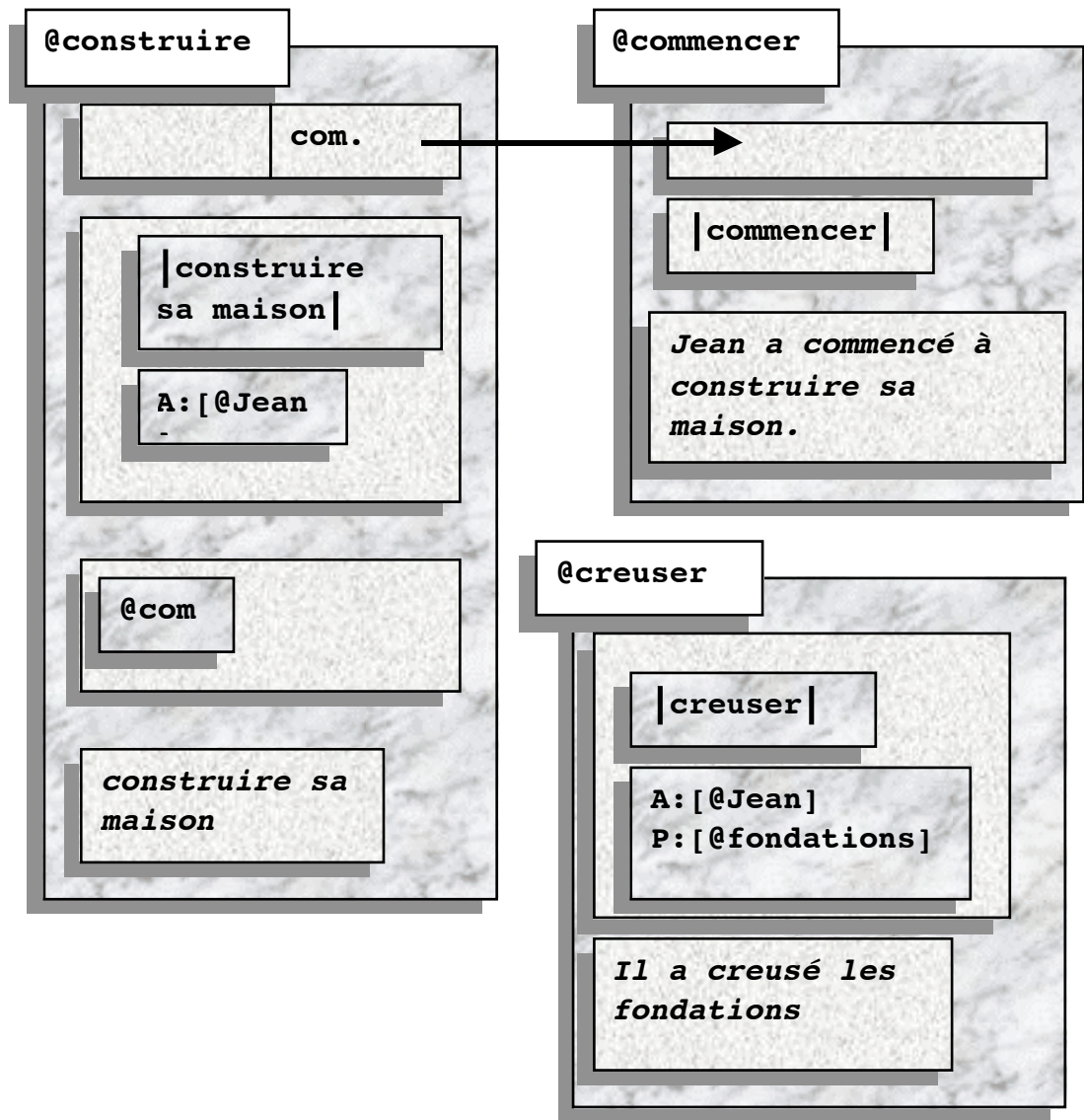


Figure 19 □ Représentation graphique de (26) I

L'étape suivante consiste à représenter la coréférence événementielle entre *commencer à construire la maison* et *creuser les fondations*. Ceci passe par la fusion des deux RMS correspondantes, c'est-à-dire par la disparition de *[@creuser]* dont les informations sont dispatchées dans les champs correspondants de *[@commencer]*, comme on le voit ci-dessous □

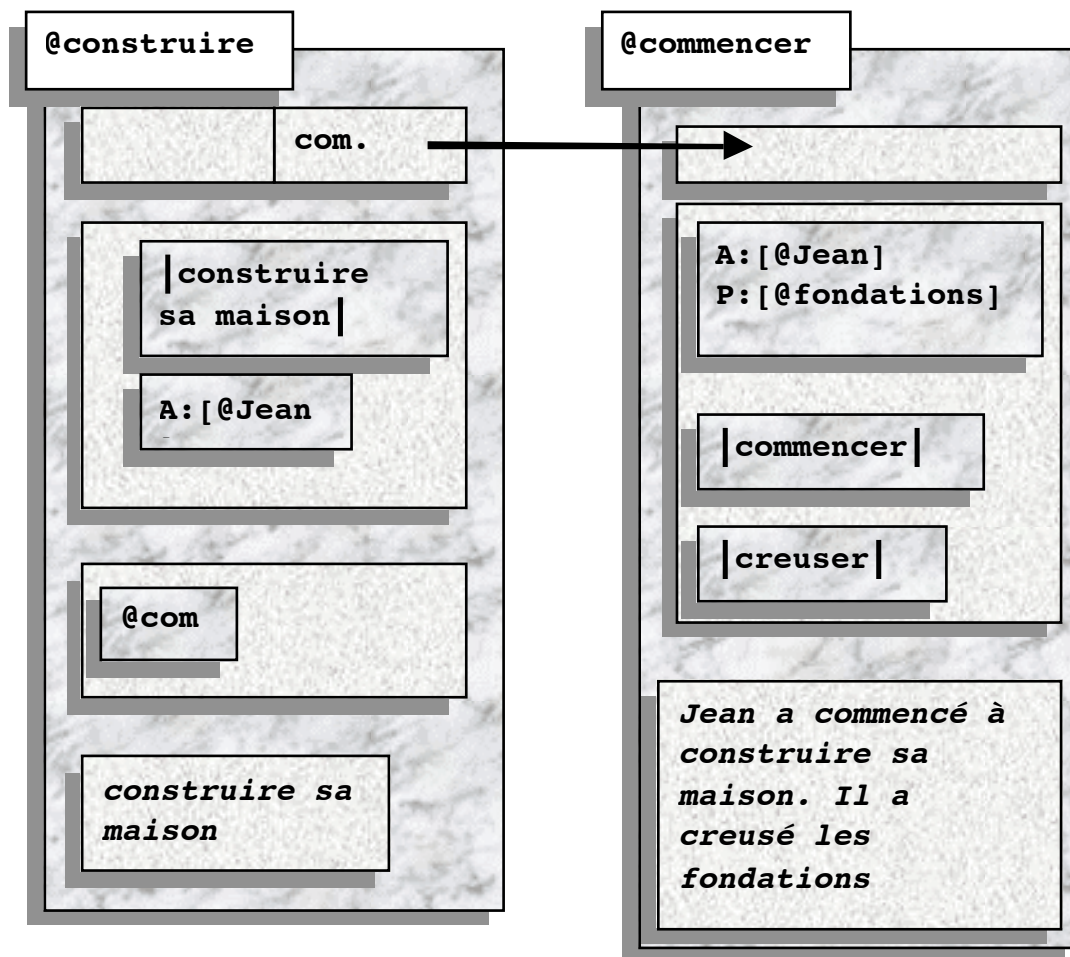


Figure 20 □ représentation graphique de (26) II

En ce qui concerne (27), la procédure est évidemment la même pour le premier énoncé qu'en (26). C'est avec le deuxième énoncé que les différences apparaissent. La représentation graphique, à un premier stade est la suivante □

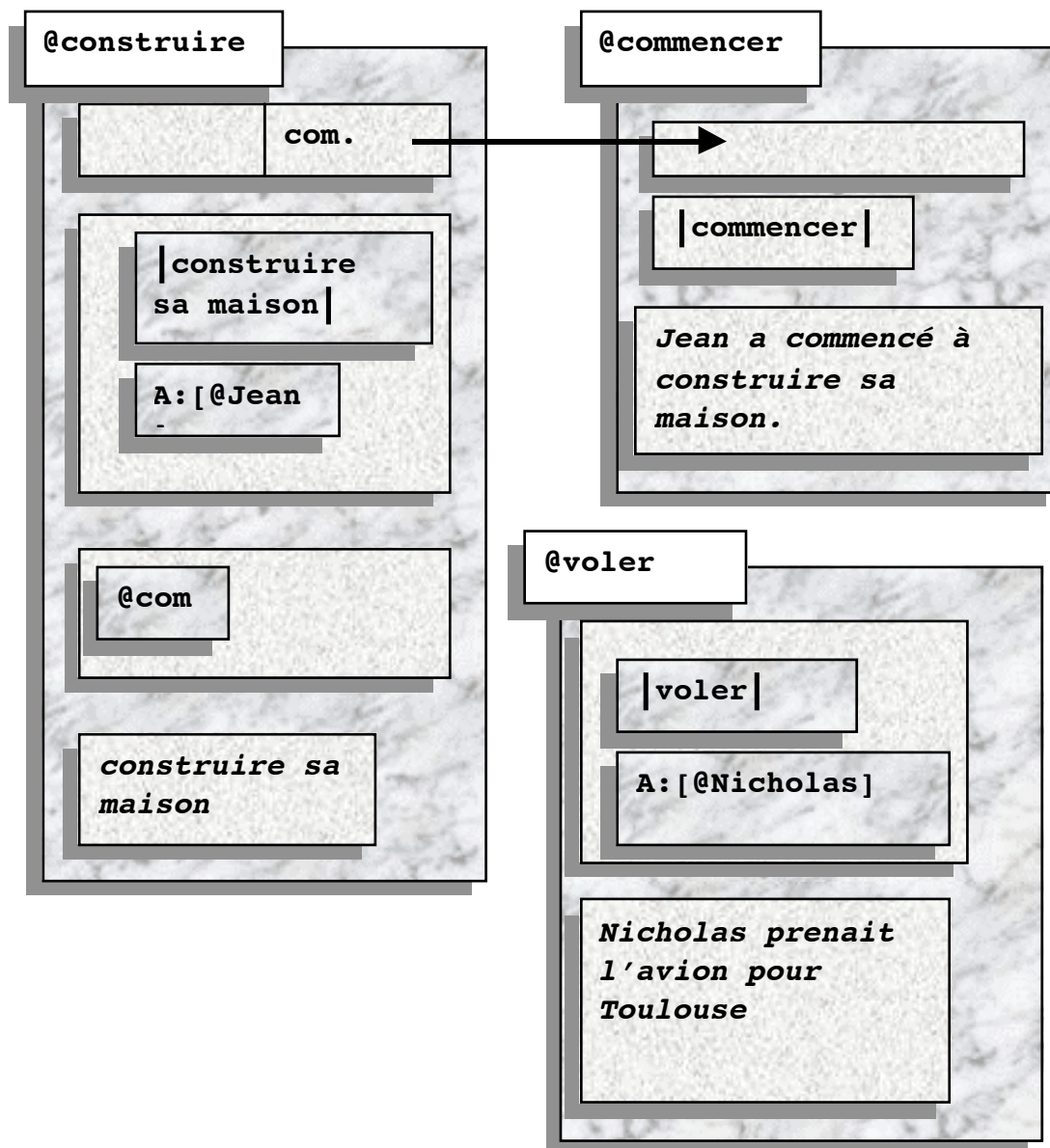


Figure 21 □ représentation graphique de (27) I

La deuxième étape consiste à construire la RMS-groupe [E] à l'intérieur de laquelle on pourra séquencer [commencer] et [voler].

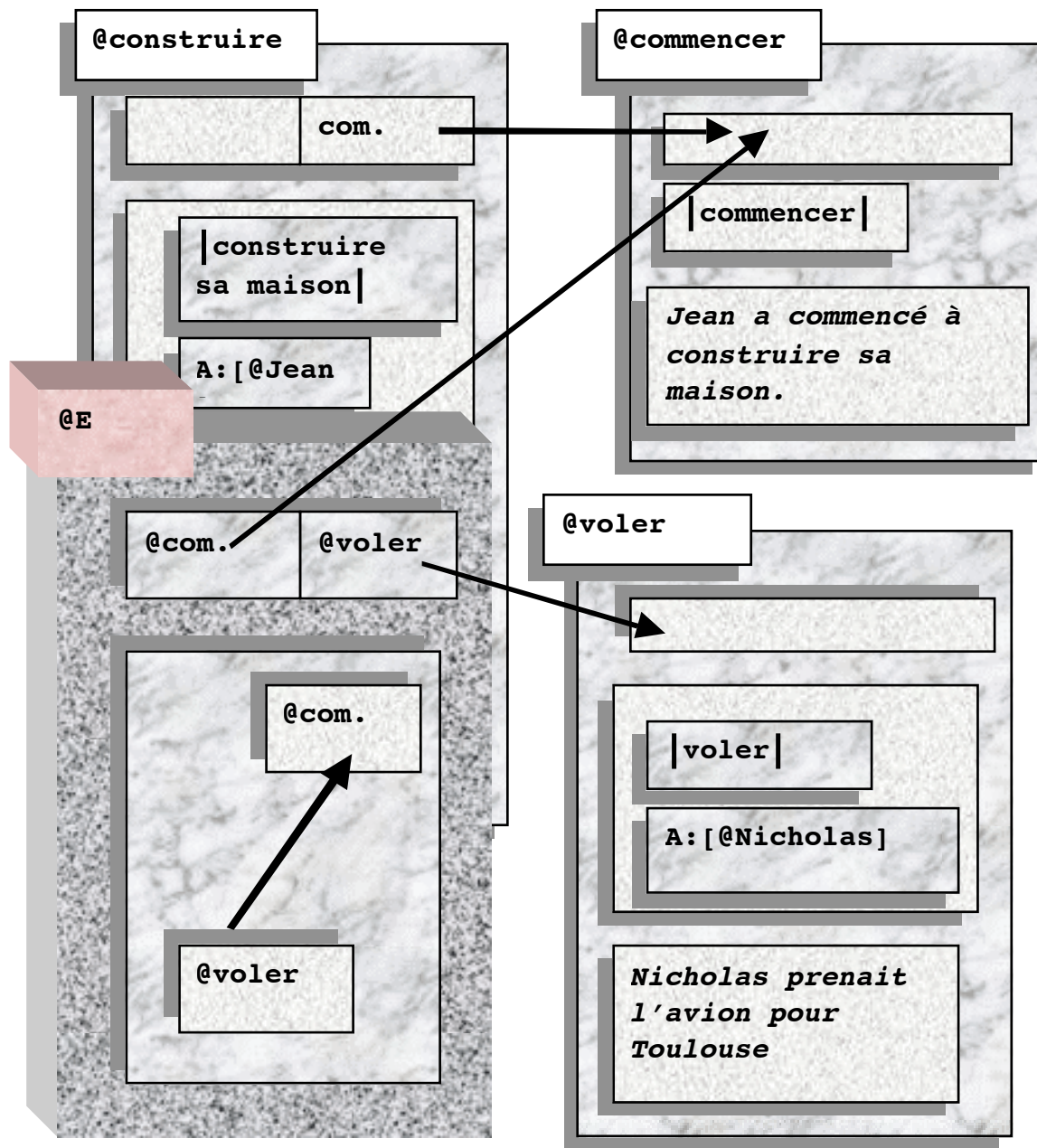


Figure 22 – représentation graphique de (27) II

Tout ceci nous ramène donc à la distinction entre le fait pour un événement d'être une partie d'un autre événement et le fait pour une durée déterminée par une éventualité d'être une partie d'une autre durée déterminée par une autre éventualité. On notera ainsi que la différence majeure entre la représentation de (26) et celle de (27), c'est que la coréférence en (26) entre *commencer à construire sa maison* et *creuser les fondations* conduit à faire de creuser les fondations une partie de construire sa maison. En revanche, en (27), l'équivalence entre les durées de commencer à construire sa maison et celle de prendre l'avion pour Austin ne suffit pas à faire de prendre l'avion pour Austin une partie de

construire sa maison. C'est la raison pour laquelle les deux événements de (27) sont séquencés dans la RMS-événement fantôme [@E].

Dans cette perspective, il n'est pas inutile d'en revenir aux exemples (23) et (24) (reproduits ici sous (28) et (29)) et de les comparer à (26) et (27) □

(28) Fred est allé à New York. Après une terrible tempête, l'avion a atterri. Les passagers sont descendus.

(29) Après une terrible tempête, l'avion a atterri. Les passagers sont descendus.

La différence entre les représentations graphiques attribuées à l'un et à l'autre (cf., respectivement, les figures 14 et 15), consiste dans le fait que, 1) □ dans la figure 14, il y a extraction alors que dans la figure 15 il y a groupement plutôt qu'extraction □ 2) □ dans la figure 14, l'événement global est décrit explicitement dans l'exemple et sa RMS comporte donc une entrée lexicale ainsi qu'une entrée encyclopédique, alors que dans la figure 15, l'événement global n'est pas décrit explicitement dans l'exemple et sa RMS ne comporte ni entrée lexicale ni entrée encyclopédique. Cette différence pourrait laisser croire que le fait pour un événement d'être une partie d'un autre événement dépend de la mention explicite du second dans le discours considéré. Si c'était le cas, il faudrait considérer que la situation représentée dans la figure 15 est essentiellement semblable à celle représentée dans la figure 27 □ dans un cas comme dans l'autre, les événements regroupés ne le seraient que sur la base des relations temporelles entre leurs durées (l'adjacence dans la figure 15, l'inclusion dans la figure 27) et non relativement au fait qu'ils constituent des parties communes à un même événement global, d'où l'appellation d'*éventualité fantôme* (*dummy eventuality*) pour la RMS-éventualité les regroupant. Cependant; comme nous allons le voir grâce aux notions de *sommes simple* et *complexe*, la situation est plus compliquée.

7. Les notions de *sommes simple* et *complexe*

Dans un article récent (cf. Gaiffe, Grisvard & Reboul 1999), mes collègues et moi-même avons introduit, pour des raisons différentes, la distinction entre une *somme simple* et une *somme complexe*. De façon informelle, cette distinction se ramène aux critères suivants □

Définition d'une somme simple

Une somme d'individus est une somme simple ssi

- a) les individus regroupés relèvent de la même catégorie (i.e. ressortissent au même concept) ou
- b) les individus regroupés sont des parties d'un autre individu unique.

Définition d'une somme complexe

Une somme d'individus est une somme complexe ssi

- a) les individus regroupés ne relèvent pas de la même catégorie (i.e. ne ressortissent pas au même concept) ou
- b) les individus regroupés ne sont pas des parties d'un autre individu unique.

Les deux critères donnés pour la définition d'une somme simple non seulement ne sont pas équivalents l'un à l'autre mais ne sont pas de la même force □ pour des raisons que nous allons voir maintenant, le premier critère est plus faible que le second.

En effet, on peut considérer (c'est une option généralement acceptée, dans la plupart des sémantiques lexicales notamment, cf. Pustejovsky 1995) que les concepts s'insèrent dans une *hiérarchie de types* (une structure arborescente) qui détermine des relations d'héritage et qui fonctionne, dans une large mesure, comme une "pompe à inférence". Voici un exemple de hiérarchie de types □

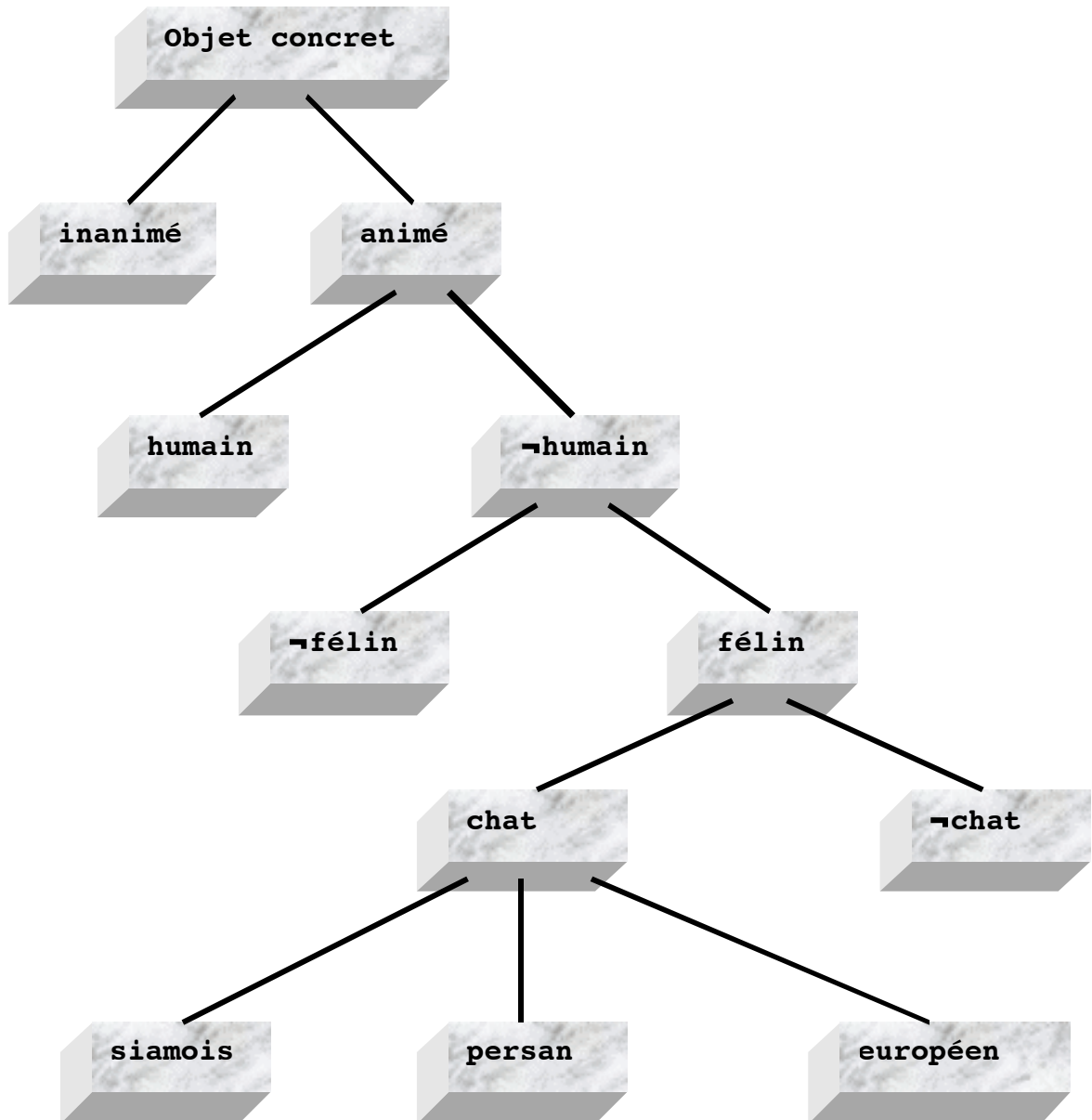


Figure 23: exemple de hiérarchie de types

Cet exemple appelle un commentaire □ d'une part, la hiérarchie de types représentée ici est fondamentalement incomplète puisqu'elle n'inclue les feuilles que pour une catégorie superordonnée, celle des chats □ d'autre part, on y voit néanmoins fonctionner de façon satisfaisante le moteur d'inférence dans la mesure où chaque des catégories du niveau inférieur hérite des propriétés des catégories des niveaux supérieurs. Ainsi, un siamois est un chat, un félin, un animal non-humain, une entité animée, un objet concret.

Comment faire sens de la notion de somme simple selon le premier critère relativement à une hiérarchie de types comme celle représentée sous la figure 23 □ Supposons que les objets regroupés soient un siamois, un persan et un européen □ le concept commun sous lequel on peut les regrouper est celui de | chat |. Si, en revanche, on voulait ajouter à ce groupe un tigre, le concept commun serait celui de | félin |. Si on lui ajoutait un Terre-Neuve (un chien), le concept commun serait celui de | -humain |. Si l'on y ajoutait une femme, ce serait | animé |. Si, enfin, on lui ajoutait une table, ce serait | objet concret |. En d'autres termes, selon le premier critère de la définition d'une somme simple, on peut toujours former une somme simple à partir d'un groupement quelconque en remontant dans la hiérarchie des types. Reste cependant que cette montée dans la hiérarchie des types a un coût □ la perte des possibilités inférentielles puisque plus l'on monte, plus l'on perd d'information¹³.

Ainsi, selon le premier critère, on peut toujours former une somme simple, mais ce peut être sans intérêt du point de vue de la représentation de l'information. Le second critère est moins directement lié à la hiérarchie conceptuelle et repose probablement davantage, au moins en ce qui concerne les éventualités, sur des connaissances encyclopédiques¹⁴.

Comme nous l'avons dit plus haut (cf. §3), un des problèmes que l'on rencontre lorsque l'on s'intéresse aux événements dynamiques, i.e. aux accomplissements et aux achèvements, c'est la relative sous-détermination lexicale des verbes les décrivant. Il apparaît en effet qu'il y a de multiples façons de construire une maison ou de fêler une carafe. Cependant, nous ne nous intéresserons dans ce paragraphe qu'aux accomplissements, étant donné que les achèvements ne sont pas susceptibles d'avoir des parties. Si nous en revenons aux exemples (28) et (29), en quoi peut-on dire que la tempête, l'atterrissage de l'avion et la descente des passagers sont une partie du voyage en (28), alors qu'ils ne le seraient pas en (29) □ Ou, en d'autres termes, en quoi peut-on dire que l'événement global est une somme simple dans la figure 14 représentant (28) alors qu'il serait une somme complexe dans la figure 15 représentant (29)? La réponse à cette question est simple □ à moins de faire intervenir dans la définition d'une somme simple un critère purement linguistique — la mention explicite de l'événement global dans le discours considéré —, ce qui n'a pas de justification évidente, il ne semble pas y avoir de raison de faire la différence entre les deux représentations sur la base de la

¹³ C'est dans une certaine mesure ce qui se passe dans les inventaires à la Prévert ou dans la classification chinoise de Borges. C'est aussi ce qui provoque l'effet surréaliste dans la phrase fameuse de Lautréamont qui constitue en quelque sorte la définition du surréalisme □ "Belle comme la rencontre fortuite d'une machine à coudre et d'un parapluie sur une table de dissection" — je laisse aux adeptes de ce type d'interprétations, l'interprétation sexuelle.

¹⁴ On peut penser ici aux notions de scénarios ou de cadres □ dans cette optique et relativement aux exemples (28) et (29), l'extraction dans un cas, le groupement dans l'autre s'accompagnerait d'un recours à un scénario typique pour le voyage, permettant le renvoi au concept — RMG — correspondant et la constitution d'une somme simple. Je ne discuterai pas ici, pour des raisons de simplicité de l'opportunité qu'il y a à considérer la tempête comme une partie intégrante du voyage.

distinction entre somme simple et somme complexe. En d'autres termes, dans les deux cas, l'événement global est une somme simple au terme du second critère de la définition d'une somme simple et, comme tel, doit comporter une entrée encyclopédique dans laquelle le renvoi à un concept est assuré. Ce concept sera, de nouveau, le même dans les deux cas. En revanche, la différence qui demeure entre les deux représentations reste l'absence d'une entrée participants et d'une entrée lexicale dans la RMS correspondant à l'événement global dans la figure 15.

C'est donc sur cette base que l'on peut faire la différence entre les RMS correspondant aux éventualités globales dans le cas où ce sont les durées seules qui sont en relations temporelles et dans celui où l'inclusion s'accompagne d'une relation partie-tout. Dans le premier cas, la RMS en question sera une somme complexe, dans le second, ce sera une somme simple, la différence entre l'une et l'autre se marquant par l'absence de concept dans le premier cas et par sa présence dans le second.

8. *Le paradoxe du progressif*

Reste un problème central dans le traitement du temps □ le paradoxe du progressif. Il repose sur la comparaison entre des séries d'exemples au passé¹⁵ □

(30) Marie était en train de pousser un chariot.

(31) Marie a poussé un chariot.

(32) Marie était en train de construire une maison.

(33) Marie a construit une maison.

Tous ces exemples sont au passé, mais seuls (30) et (32) sont au progressif. Ce qui a intéressé les linguistes et les philosophes dans ces exemples, c'est que, alors que (30) implique (31) et réciproquement, si (33) implique (32), (32) n'implique pas (33). En d'autres termes □

(34) Marie était en train de pousser un chariot \Rightarrow Marie a poussé un chariot

(35) \neg (Marie était en train de construire une maison \Rightarrow Marie a construit une maison)

En d'autres termes, alors que le progressif appliqué à un verbe décrivant une activité ne modifie pas le statut ontologique (l'existence) de l'activité en question, lorsqu'il est appliqué à un verbe décrivant un accomplissement¹⁶, le statut ontologique de l'accomplissement est en question. Ainsi, ce que dit un exemple comme (32), c'est que quelque chose s'est produit, mais que cette chose ne peut pas être représentée comme le serait la chose décrite par (33) □ l'entité temporelle — l'éventualité — décrite par (32) n'a pas le même statut ontologique que l'éventualité décrite par (33) □ — ce n'est pas un accomplissement¹⁷. Cela a une conséquence ultérieure □ l'état résultant, qu'il corresponde à un changement d'état instable pour un objet pré-existant ou à un changement dans l'ameublement du monde¹⁸ — comme c'est le cas pour les expressions avec *construire* — ne

¹⁵ Mais, comme l'a noté Parsons (1990), le même problème vaut pour le présent.

¹⁶ Les verbes décrivant un achèvement sont supposés ne pas être susceptibles de se voir affecter le progressif.

¹⁷ Nous avons déjà noté plus haut que l'on peut modifier le statut ontologique de l'éventualité dénotée par un verbe grâce au processus de compositionnalité lexicale. C'est le même processus qui est en jeu ici.

¹⁸ *The furniture of the world*, expression empruntée à la terminologie de la philosophie analytique et qui renvoie à l'ensemble des individus d'un monde donné à un moment donné.

vaut pas¹⁹. La représentation en termes RMS ne peut donc pas être la même pour (32) et pour (33) et ce pour deux raisons □

quelque chose s'est produit, mais pas l'accomplissement construire sa maison □
l'état résultant n'existe pas.

La question est donc de savoir comment on représente un exemple comme (32), c'est-à-dire un exemple où un verbe décrivant un accomplissement se voit affecté le progressif et où l'éventualité ne peut donc pas avoir un statut ontologique d'accomplissement et où donc il n'est pas question de créer une RMS pour l'état ou l'objet (si c'est l'ameublement du monde qui est concerné) résultant.

Quel est le statut ontologique de l'éventualité décrite par (32) □ Dans un premier temps, la tentation serait grande de considérer que c'est quelque chose comme une activité □ il n'y a pas, *a priori*, d'état résultant²⁰ et donc l'éventualité en question ne saurait être dynamique. Cependant, il n'en reste pas moins qu'à la différence d'une activité, la division arbitraire en durées ne livrera pas des résultats homogènes, mais des résultats hétérogènes. Ainsi, il apparaît qu'un "accomplissement progressif" n'est plus tout à fait un événement dynamique, mais qu'il n'est pas pour autant un événement statique, comme une activité. Une solution pour préserver ces caractéristiques apparemment contradictoires consisterait à représenter l'éventualité décrite en (32) comme celle décrite en (33), à un détail près □ on ne créerait pas la RMS correspondant à l'état résultant, et s'il s'agit d'un accomplissement modifiant l'état d'un objet pré-existant, on ne modifierait, dans l'entrée notation, que la ligne des événements et pas celle des états.

Ceci, cependant, pose deux problèmes □ le premier est celui de savoir à partir de quoi, dans le cas d'un exemple comme (33), on construit la RMS correspondant à l'état résultant □ le second est celui de savoir, dans la perspective de la génération linguistique, comment, si l'on a une RMS correspondant à un accomplissement, on peut bloquer la production d'une phrase comme (33) et se limiter à celle de (32).

La réponse à ces deux questions est au moins partiellement commune □ la construction d'une RMS pour un accomplissement dépend du concept — de la RMG □ — auquel le verbe utilisé donne accès à la condition que les éventuels modificateurs qui lui sont appliqués ne soient pas du même type que le progressif □ ce concept indique que l'accomplissement en question conduit à un état résultant d'un certain type et donc aussi à la création de la RMS correspondant à cet état. Dans cette mesure, il semble difficile de supposer que l'on puisse avoir une RMS accomplissement sans la RMS état correspondante. Aussi bien, ce que dit un exemple comme (32), ce n'est pas que la construction de la maison a été accomplie, mais bien plutôt qu'elle est en cours, ou, en d'autres termes, qu'un certain nombre de sous-événements (indéterminés) se sont produits, mais que la culmination n'a pas eu lieu. En d'autres termes, un exemple comme (32) semble décrire une éventualité qui correspond à une extraction sur une

¹⁹ Cf. Reboul 1995, 1996.

²⁰ Les choses sont plus compliquées □ on peut ne pas avoir construit une maison, mais avoir cependant modifié l'état du terrain sur lequel on a commencé à la construire, ou avoir commencé à peindre une porte sans jamais finir de la peindre, mais en avoir modifié la couleur. Je n'en discuterai pas ici, mais cf. Reboul 1995. Qui plus est, il n'y a rien de contradictoire dans l'exemple suivant □

(a) En 1990, Jean était en train de construire sa maison. Il vient de la terminer.

En d'autres termes, le progressif interdit d'inférer l'existence d'une éventualité du type accomplissement avec toutes ses conséquences, dont l'existence de l'état résultant. Il n'interdit cependant pas l'existence de cette éventualité et de l'état résultant □ le mécanisme qu'il produit est seulement celui d'un blocage inférentiel, mais n'implique en rien la contradiction sémantique dans l'exemple ci-dessus.

RMS dont il n'est pas sûr que la culmination se soit produite. Dans cette optique, la représentation graphique d'un exemple comme (32) serait la suivante☐

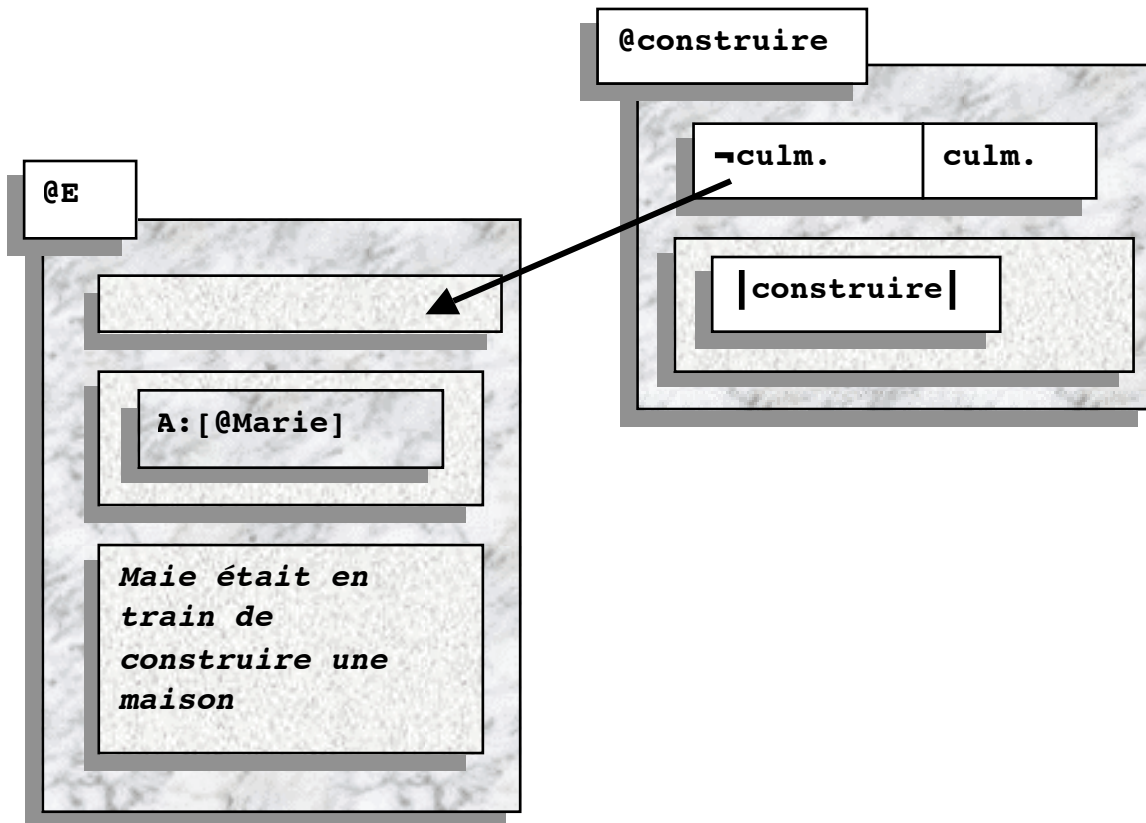


Figure 24☐ représentation graphique de (32)

Comme on le voit dans la figure 24, la RMS [*@construire*] porte l'accès au concept, mais n'a pas d'entrée lexicale. Qui plus est, la culmination n'est pas réalisée (i.e. il n'y a pas de RMS correspondant à cette partie de la partition). Par contraste, dans la RMS [*@E*], il n'y a pas d'accès à un concept, mais c'est elle qui porte les participants et l'entrée lexicale. On obtient de cette façon le but recherché☐ la RMS représentant l'éventualité décrite en (32) est une RMS événement correspondant à une partie quelconque d'un accomplissement, la culmination exceptée. La sous-détermination lexicale correspond au fait que cette RMS n'a pas d'accès direct à un concept☐ elle y a un accès indirect *via* la RMS [*@construire*] dont elle est une partie.

9. La représentation de la répétition

Le problème de la répétition se perçoit à partir d'un exemple bien connu, la première phrase de *A la recherche du temps perdu*☐

(36) Longtemps, je me suis couché de bonne heure.

Il est essentiellement semblable à celui que soulèvent des exemples comme le suivant☐

(37) La population de Sarajevo quitte la ville depuis un mois.

En d'autres termes, il se pose lorsqu'un ensemble d'événements individuels, mais essentiellement semblables, sont décrits de manière collective sans qu'un accès soit donné à l'un quelconque de ces événements particuliers. De fait, ce type de situation semble très proche de ce qui se produit lorsqu'une collection d'objets individuels, mais que l'on ne peut, a priori, différencier entre eux (cf. § 2) est traité comme un individu. J'ai déjà proposé plus haut (idem) un traitement pour ces cas à partir de l'exemple (2). Le traitement que l'on peut suggérer pour des exemples concernant des éventualités, comme (36) et (37), est essentiellement semblable. Il consiste à considérer que l'on construit une unique RMS-éventualité (dont le type se rapportera à celui de l'éventualité décrite dans la phrase) — ici, on en construira une pour tous les couchers de Marcel (ex. (36)) et une pour tous les départs de Sarajevo (ex. (37)). Si l'un de ces couchers ou l'un de ces départs vient à s'individualiser, alors on procède, de façon classique, à une opération d'extraction.

10. Conclusion

Reste une dernière remarque très générale à faire quant au fonctionnement de TRM, remarque qui est en même temps une réponse à une critique possible. Il y a une grande proximité entre TRM et la FCS (*File Change Semantics*) proposée par Heim (1982). Un des reproches que l'on avait fait à Heim résidait dans la redondance de son système — une information se trouvait dupliquée par exemple chez l'agent et le patient d'un procès. Je voudrais ici faire remarquer que ce n'est pas le fonctionnement prévu dans TRM — l'idée de base n'est pas de dupliquer les informations elles-mêmes, mais plutôt de considérer une RMS donnée non seulement comme incorporant des informations, mais comme donnant accès à d'autres RM. Ainsi, les RMS, dans leur ensemble, donnent accès — directement ou indirectement — aux RMG — les RMS-objets donnent accès *via* leur entrée notation à des RMS-événements ou états et, *via* leur entrée logique, à d'autres RMS-objets — les RMS-éventualités donnent accès à d'autres RMS-éventualités *via* leurs entrées logique, séquençement ou chronologique, mais aussi à des RMS-objets *via* leur entrée participants. En d'autres termes, ce qui est dupliqué, ce ne sont pas les informations elles-mêmes, mais bien plutôt l'accès aux informations, ce qui est bien différent et les RMS sont autant d'accès à d'autres RMS.

Dans cette mesure, la TRM est un modèle qui s'insère tout naturellement dans la perspective de la *modularité généralisée* défendue, notamment, par Sperber (1996). Sperber propose en effet de considérer, à la différence de Fodor (1986), que la modularité n'est pas simplement une propriété des systèmes perceptuels exclue du système central de la pensée, mais une propriété générale du fonctionnement cognitif, notamment humain. Dans cette perspective, on peut faire l'hypothèse de l'existence de "micromodules dont le domaine serait de la taille d'un concept plutôt que celle d'un champ sémantique" (Sperber 1996, 177), qui pourraient prendre pour input aussi bien l'output de modules perceptuels que celui d'autres modules conceptuels et dont l'output pourrait lui-même "servir d'input à d'autres modules conceptuels" (*Ibid.*, 178). Le tableau résultant serait le suivant — "Nous envisageons désormais un réseau complexe de modules conceptuels. Certains modules conceptuels reçoivent tout leur input des modules perceptuels, d'autres modules reçoivent au moins une partie de leurs inputs de modules conceptuels, etc. Toute information peut être combinée avec bien d'autres informations sur un ou plusieurs niveaux et de différentes façons" (*Ibid.*, 179). Cette vision du fonctionnement cognitif humain semble s'accorder avec TRM, telle qu'elle a été décrite dans le présent papier, et les perspectives de recherche devraient aller dans le sens du développement d'une théorie de la modularité généralisée à la Sperber.

Bibliographie

- Asher, N. (1993) *Reference to Abstract Objects in Discourse*, Dordrecht/Londres/Boston, Kluwer.
- Asher, N. (1997) *Événements, faits, propositions et anaphore évolutive*, in Charolles, M. & Reboul, A. (eds.) *Référence et anaphore*, Nancy, Verbum XIX/1-2, 137-176.
- Danlos, L. (1999) "Event coreference between two sentences", in *Proceedings of the Third International Workshop on Computational Semantics (IWCS'99)*, Tilburg.
- Danlos, L. (2000) "Event coreference in causal discourses", in Bouillon, P. & Busa, F. (eds), *Meaning of word*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Fodor, J. (1986) *La modularité de l'esprit*, Paris, Minuit.
- Gaiffe, B., Grisvard, O. & Reboul, A. (1999) "La représentation des actes de langage pour traiter le dialogue", in *Actes de l'atelier thématique «Théories sémantiques et pragmatiques le temps, l'espace et le mouvement, du lexique au discours et au dialogue»*, TALN 99.
- Heim, I. (1982) *The semantics of definite and indefinite noun phrases*, Amherst, Mass., Graduate Linguistic Student association.
- Kamp, H. & Reyle, U. (1993) *From Discourse to Logic Introduction to Modeltheoretic Semantics of Natural Language, Formal Logic and Discourse Representation Theory*, Dordrecht/Londres/Boston, Kluwer.
- Parsons, T. (1990), *Events in the Semantics of English*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- Pustejovsky, James. 1995. *The Generative Lexicon*. Cambridge: MIT Press.
- Reboul, A. (1993) : *Le poids des pères, le choc des fils : prédicats de phase, modificateurs et identification*, CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE 14, 229-246.
- Reboul, A. (1995) "Broken bottles, ex- or future prime ministers, non-existent houses, and the progressive: time and modifiers", in *Acts of TSM' 95, Workshop Time, Space and Movement, meaning and knowledge in the sensible world*, 23-27 juin 1995, Château de Bonas.
- Reboul, A. (1996) : "Le paradoxe de l'imperfectif événements, causalité et états de fait", in Landheer, R. & Smith, P.J. (eds.): *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, 39-57.
- Reboul, A. (à paraître) *Words, concepts, mental representations and other biological categories*, in Peeters, B. (ed), *The Lexicon-Encyclopedia Interface*, Amsterdam, Benjamins.
- Reboul, A. et al. (1997): CERVICAL *Le projet CERVICAL: Représentations mentales, référence aux objets et aux événements*, Publication électronique, disponible sous <http://www.loria.fr/~reboul/>.
- Romary, L. (1989) *Vers la définition d'un modèle cognitif autour de la représentation du temps dans un système de dialogue homme-machine*, Thèse de Doctorat en Informatique, Nancy 1.
- Rosch, E. (1973) "Natural categories". *Cognitive psychology* 4. 328-350.
- Sperber, D. (1996) *La contagion des idées*, Paris, Odile Jacob.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1995) *Relevance: Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell, 2nd edition.
- ter Meulen, A. (1995) *Representing Time in Natural Language The Dynamic Interpretation of Tense and Aspect*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- Vendler, Z. (1957) «Verbs and Times», in *Philosophical Review* 56, 143-160.
- Wiggins, D. (1983) *Sameness and substance*, Oxford, Basil Blackwell.